

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Montréal**

André Vanasse

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1992). Montréal. *Lettres québécoises*, (67), 3–4.



## Montréal

**J**E SUIS NÉ SUR LE PLATEAU MONT-ROYAL. Sur la rue Fabre près de Mont-Royal. Comme Michel Tremblay. En 1942. Comme lui. Mais là s'arrêtent les comparaisons. Car je n'ai pas, vécu longtemps dans ce quartier et fait du plateau le lieu de mon imaginaire. C'est tout juste si je me souviens que j'ai fait quelques rapines au 5-10-15, et que j'ai fumé à m'en rendre malade avec mes frères (j'avais cinq ans). Car au moment où ma mémoire aurait pu s'agripper à mon quartier, voilà que je le quittais pour aller vivre très loin, presque en banlieue.

### Le quartier Ahuntsic

Je venais d'avoir six ans. Mes parents avaient fait construire leur cottage dans un grand champ. Ce n'était pas la campagne, mais presque. Il y avait l'école Saint-Paul-de-la-Croix au bout de la rue. Un terrain de baseball à la droite de l'école. Quelques maisons essaimées ici et là (celle des Robert, entre autres, en vieilles pierres grises), et des champs et des petits bois à n'en plus finir dans lesquels nous jouions tous les jours. C'était la belle vie. J'allais cueillir des mûres près de la gare Millen. Parfois je m'aventurais dans le grand bois Saint-Hubert, qui s'appelle aujourd'hui le parc Ahuntsic et au bout duquel loge la station de métro Henri-Bourassa.

Pendant tout mon cours primaire, je vécus heureux sans même me rendre compte que les maisons poussaient comme des champignons et que les jeunes étaient devenus si nombreux que nous formions des gangs organisés dont celui des Vanasse qui avait, disait-on, une terrible réputation. Ce n'était pas vrai. Nous faisions, bien sûr, les quatre cents coups, mais nous restions de bons garçons, mes quatre frères et moi. Nous étions visibles aussi bien en classe, où nous excellions, que sur les terrains, où nous pratiquions tous les sports. Nous occupions beaucoup de place. Mais de là à croire ce qu'on a raconté au sujet de nos frasques, il y a une marge. Ce que j'ai entendu concernant mes frères et moi m'a sûrement incité à devenir écrivain. Chose certaine, j'ai appris comment s'élaborent les chansons de geste. À mesure que le temps passait, nous devenions des Roland furieux en lutte contre de traîtres Ganelon. À l'écoute de nos exploits, nous risquions nous aussi de voir éclater nos tympanes...

### Le collègue

Ma vie à Ahuntsic prit une nouvelle dimension quand j'entrai au

collège. Parce que j'avais un oncle jésuite, c'est au collège Sainte-Marie qu'on m'envoya. À partir de ce moment-là, je sautai tous les jours dans le tram Millen 24 qui tanguait sur ses rails, roulait à un train d'enfer vers Émile-Journault (une rue avant Crémazie), puis me crachait dans le tram Saint-Denis (qui fut bientôt remplacé par l'autobus Saint-Denis 68) jusqu'à Sainte-Catherine d'où j'émergeais pour me suspendre aux rampes du tram Sainte-Catherine jusqu'à Bleury.

Le trajet durait plus d'une heure. Je le fis des milliers de fois modifiant le parcours selon que je voulais perdre mon temps ou pas, empruntant plutôt la voie la plus longue qui consistait à me rendre jusqu'au terminus Craig puis à filer dans le Bleury 80. J'en profitais souvent pour aller fouiner dans les *pawn shops*, de la rue Craig (aujourd'hui rue Saint-Antoine). S'y trouvaient des trésors de toutes sortes : bijoux, montres, instruments de musique qui me faisaient rêver. Je me souviens que l'un des premiers cadeaux que j'avais offert à ma blonde était un jonc que j'avais âprement marchandé à l'un de ces regrattiers.

### Et Montréal ?

J'aimais Montréal. Je ne la regardais pourtant pas. Elle était à moi. Elle était moi. J'y circulais en tous sens sans même me rendre compte des différences profondes qui la bigarraient. J'allais souvent sur le plateau Mont-Royal pour y voir Jacques Marcotte, mon collègue de classe; je visitais grand-maman qui occupait un bas de duplex, rue Louis-Hébert, à Rosemont; je pénétrais aussi à Outremont, où habitait ma blonde. Un temps, je me rendis dans l'Est, chez Francine — de qui j'étais follement amoureux —, qui logeait près de la rue Sherbrooke, bien au-delà de la rue Davidson. J'avais un grand ami qui vivait à Ville Saint-Pierre et, à l'automne quand la saison recommençait, je jouais au hockey à Verdun et parfois (Dieu que cela m'impressionnait !) au Forum.

Si on m'avait demandé à quoi ressemblait Montréal, je crois que j'aurais répondu : «À rien», car je n'avais aucune idée de son architecture, de son originalité. Il a fallu que je la quitte pour que je comprenne ce qu'était ma ville. Quand j'arrivai à Paris en 1968, ce qui me frappa ce fut de constater que cette capitale n'avait absolument rien à voir avec Montréal. Tout était différent, depuis les émanations de moteurs diesel jusqu'aux balcons en fer forgé qui bordaient les immeubles à appartements. Et il y avait aussi que Paris s'était édifiée en

arrondissements : la ligne courbe y faisait loi. Parcourir Paris en auto, c'est tourner en rond. On devient fou. Montréal, au contraire, est «square», c'est-à-dire construite sur le principe des quadrilatères. Revenir sur ses pas va de soi. À Paris, c'est un défi !

C'est quand j'ai visité Londres que j'ai compris à quel point Montréal était une ville anglaise. Je me souviens du choc que cela me causa : j'avais l'impression de me retrouver chez moi. J'étais infiniment déçu. Je me promenais dans Chelsea et je me répétais : «Pas possible, je suis à Notre-Dame-de-Grâce !» Puis la beauté des briques, celle aussi des petits jardins me parurent de bien belles choses. J'avais beau être inconditionnellement francophile, je devais bien reconnaître que la beauté de Paris m'était étrangère alors que celle de Londres, je l'avais pour ainsi dire dans la peau.

Quand je revins à Montréal, j'ouvris enfin les yeux sur la beauté de ma ville. Elle me parut tellement agréable et surtout infiniment habitable. Depuis, chaque fois que je la visite, je n'arrête pas de m'exclamer sur la beauté de ses quartiers.

Aujourd'hui, je veux la saluer : « Bonne fête, Montréal, ma ville. »

Le Directeur,  
André Vanasse

## Yves Beauchesne

C'EST AVEC TRISTESSE que les Éditions Pierre Tisseyre vous annoncent le décès de Yves Beauchesne, écrivain pour la jeunesse. Yves Beauchesne est décédé, à la suite d'une longue maladie, le 16 juillet dernier en Nouvelle-Écosse où il occupait le poste de directeur au Département de littérature de l'Université Sainte-Anne.

Yves Beauchesne, du tandem Beauchesne-Schinkel, a écrit les romans *Aller retour* (Prix de l'ACELF 1986, Prix Alvine-Bélisle 1987) et *Le don* (Prix du Gouverneur général du Canada 1987) ainsi que le recueil de nouvelles *L'anneau du guépard* aux Éditions Pierre Tisseyre et un autre roman, *Mack le rouge*, aux Éditions Québec/Amérique. Yves Beauchesne avait également publié à l'ASTED un document d'animation fort imposant et important qui constitue depuis lors la véritable bible des animateurs en littérature pour la jeunesse.

La carrière d'animateur, de professeur et d'écrivain de Yves Beauchesne fut courte, mais fulgurante. Il jouissait de l'estime de tous ses collègues et son décès prématuré est une lourde perte pour la littérature jeunesse.

Le Directeur des Éditions Pierre Tisseyre,  
Robert Soulières

# Lettres québécoises

Revue de l'actualité littéraire

un choix,  
un seul !

INSTITUTION

Canada 25 \$

Étranger 27 \$

INDIVIDU

Canada 18 \$

Étranger 20 \$

1 an /  
4 numéros

Je paie par chèque la somme de \_\_\_\_\_ \$

Je paie par carte de crédit la somme de \_\_\_\_\_ \$



Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

Cope postal \_\_\_\_\_ Pays \_\_\_\_\_

Téléphone (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

**Lettres québécoises** 815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1

tél.: (514) 525-9518 téléc.: (514) 523-9401